



ETIENNE BARILIER

Ecrivain

TRAIT LIBRE

Le combat continue

Le 30 août 1944 à Paris, le journal *Combat*, une mince feuille quotidienne tout juste sortie de la clandestinité, proposait à ses lecteurs, avec les dernières nouvelles du front (le recul des nazis, l'avance des Alliés), trois textes écrits dans la fièvre de l'instant. Le premier, d'Albert Camus; le deuxième, de Jean-Paul Sartre; le troisième, de Charles de Gaulle. Ces trois hommes, malgré les circonstances, ou plutôt à cause d'elles, vont droit à l'essentiel, comme l'assoiffé, dans le désert, va droit à l'oasis.

Chacun dans son style, ils disent la même chose, ou peu s'en faut. Sartre d'abord, dans un reportage émouvant et direct sur Paris insurgé: «Le chemin qui mène de la docilité douloureuse à l'insurrection est enfin parcouru». Camus lui fait écho dans son éditorial: «[...] l'esprit a enfin compris qu'il ne pouvait vaincre l'épée que par l'épée». Dans les deux phrases on retrouve le mot «enfin», qui salue le réveil d'un peuple trop longtemps soumis. De Gaulle, lui, ne dit pas: «Enfin». Préférant à la France réelle la France idéale, il veut croire que Paris fut toujours révolté: «[...] La France rend témoignage [...] au Peuple parisien d'abord, qui, dans le secret des âmes, n'a jamais, non jamais, accepté la défaite et l'humiliation».

Bref, ce sont les deux écrivains qui serrent le réel au plus près, et le général qui s'en éloigne quelque peu: tous les Parisiens ne s'étaient pas insurgés, même «dans le secret des âmes». Mais la France avait sans doute besoin d'une fiction réparatrice. Et la nuance qui sépare les textes de Sartre et Camus de celui de de Gaulle n'empêche pas les trois hommes de communier pleinement dans la fierté d'être libres, et de convier ensemble leurs concitoyens à partager cette fierté.

Cependant la liesse de la Libération n'aura qu'un temps. Elle ne suffira pas à cimenter l'unité d'un peuple, et pas non plus celle de ces trois grandes plumes voisinant par miracle sur la même feuille volante, dans le feu de l'action. Une fois l'ennemi vaincu, chacun se retrouve des adversaires. Et les anciens compagnons, jadis unis par la plus noble cause, s'épuisent en querelles, parfois mesquines. Sartre et de Gaulle ferrailèrent, Sartre et Camus se disputèrent, de Gaulle et Camus se séparèrent sur l'Algérie.

Faut-il donc, pour trouver l'union, la menace de la mort? Mais comment ne voyons-nous pas que cette menace est permanente? Après la guerre, le quotidien *Combat* cessa bientôt d'exister, hélas. Alors que chaque jour le combat continue. ■

Faut-il donc, pour trouver l'union, la menace de la mort?